

Sylvaine Jaoui

La préférée

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

casterman JUNIOR

Écrit et illustré par Sylvaine Jaoui

La préférée

— Elle viendra, un point, c'est tout. Alienor est ce qu'elle est et tu n'as pas à en avoir honte.

— Mais tu ne te rends pas compte... Tu t'en fous de ce que je ressens. Tu n'as jamais eu à vivre ce que je vis, moi.

Lorsque, comme Emma, on a une petite sœur autiste, la vie de famille a tout d'un calvaire. Entre son père qui rentre tard pour fuir tout affrontement et sa mère qui devient injuste à force de choyer la petite Alienor, Emma se bat pour trouver sa place...

J'existe !

COMME LA VIE / DÈS 10 ANS



Un roman illustré par Sibylle Delacroix

C002
ISBN 978-2-203-03441-9



9 782203 034419

catégorie 3

LA PRÉFÉRÉE

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-04593-4
N° d'édition: L.10EJDN000800.C002
Paru en 2003 sous le titre *Je veux changer de sœur!*
© Casterman, 2003 et 2010 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en décembre 2011, en Espagne.
Dépôt légal : mai 2010 ; D. 2010/0053/330

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Sylvaine Jaoui

La préférée



Illustré par Sibylle Delacroix

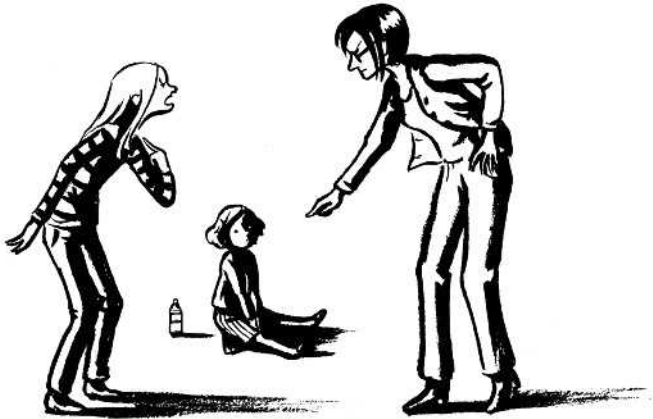
casterman

Extrait de la publication

*À Moshé Jaoui,
mon grand-père et mon meilleur ami.*

S.J.

1



C'EST PAS UNE VIE

— Elle viendra, un point c'est tout. Alienor est ce qu'elle est et tu n'as pas à en avoir honte.

— Mais tu ne te rends pas compte... Tu t'en fous de ce que je ressens. Tu n'as jamais eu à vivre ce que je vis.

— Non, c'est sûr... Et je prie pour que tu n'aies pas à subir ce que je vis, moi.

Maman a marqué un point. C'est sûr, avec un argument comme ça, je n'ai plus qu'à me taire. Mais j'en ai assez... Ce que je vis, c'est pas l'existence d'une fille de douze ans. Bien sûr, Alienor, c'est ma sœur et je l'aime, mais il y a des fois où je voudrais qu'elle soit... Je n'ose même pas le penser tellement j'ai honte ; oui, je crois que ce que je voudrais parfois c'est que ma sœur soit placée toute l'année dans une institution avec

des gens qui lui ressemblent et qu'elle ne rentre jamais à la maison.

Alienor a six ans, elle est blonde avec de grands yeux bleus, ça c'est ce qu'on voit si on regarde une photo ; mais en vrai, c'est pas du tout ça. Alienor, ce n'est pas une enfant comme les autres. Elle ne joue pas, elle ne parle pas, elle ne comprend pas... elle pousse des cris.

Et moi, j'en ai assez des gens qui nous observent comme si on était des animaux de cirque. Il faut nous voir le dimanche quand maman nous traîne pour ses sorties. C'est le cauchemar. On ne sait jamais quand Alienor va faire sa crise. Ça peut être n'importe quand, à cause de n'importe quoi. Un coup de klaxon, une porte qui claque, une feuille qui tombe d'un arbre. On ne peut pas prévoir. Parfois même, il ne se passe rien et c'est la crise.

Dans ces cas-là, maman dit que c'est le bruit du silence qui l'angoisse. Il faut vraiment avoir envie de trouver des raisons à tout pour faire une remarque pareille. En tout cas, pour des raisons qu'on explique ou qu'on n'explique pas, Alienor se pique régulièrement des crises d'angoisse.

Quand je dis crise d'angoisse, c'est pour essayer de rendre les choses un peu supportables, parce qu'en fait, ça serait plutôt des

moments de folie. Elle se jette par terre en poussant des cris aigus, enlève ses vêtements et mord celui qui essaie de l'attraper. On dirait un petit animal blessé. Dans ces cas-là, elle me fait vraiment de la peine parce que je vois qu'elle a peur, mais quand il y a du monde, c'est horrible, ça me fout la honte.

Souvent, je me raconte une autre histoire que celle de ma vie. J'imagine que mes parents, au moment de leur mariage, savaient qu'ils auraient des enfants comme Alienor, alors, pour que leur vie ne soit pas trop triste, ils m'ont adoptée. Et je rêve qu'un jour mes vrais parents, pris de remords, viendront me chercher. J'habiterai ailleurs, dans une grande maison, et je serai enfant unique. Je pourrai aller au *Mac Do* et au cinéma sans que plus personne ne me regarde de travers.

Je dis ça, mais au fond c'est pas vrai ; mes parents et Alienor, c'est ma famille, même si je ne peux pas m'empêcher de leur en vouloir. Surtout à maman...

En juin dernier, elle a décidé une fois pour toutes qu'elle ne renoncerait pas à une vie avec Alienor près de nous. Du coup, elle a arrêté de donner ses leçons de piano et on a déménagé.

Avant, on habitait une petite maison à la campagne, entre Vézelay et Avallon. Une jolie ferme avec un grand jardin. J'allais à l'école à vélo, Alienor faisait ses crises sur l'herbe à l'abri des regards. Mais maman a appris qu'à Paris, un jeune médecin faisait des merveilles avec des enfants comme ma sœur. Alors on a troqué notre maison aux volets verts contre un minuscule appartement.

Début septembre, pour la rentrée, je me suis retrouvée avec zéro copine, dans un collège où les garçons de cinquième fumaient déjà des cigarettes à toutes les récréations. Le premier jour, quand certains ont su que je n'avais jamais pris le métro, ils m'ont surnommée « la visiteuse », comme si j'arrivais en direct du Moyen Âge. Le lendemain, à la cantine, il y a Jordan qui est venu s'asseoir à ma table avec ses deux copains :

— Ça c'est une fourchette... Il n'y en avait pas à ton époque, mais maintenant c'est obligatoire, tu dois manger avec... Tu piques ton morceau de poulet avec la petite fourche et tu la mets dans ta bouche. Tu ne dois pas manger avec les doigts, tu es maintenant chez les civilisés. D'accord, la visiteuse ?

J'ai regardé Jordan avec tout le mépris possible, mais au fond de moi, j'avais envie de pleurer.

— Tu vas répéter après moi : fourchette...
Cou-teau... Ass-siette...

J'ai continué à le fixer sans dire un mot.

— Eh ben... non seulement tu viens du
Moyen Âge, mais en plus t'es sourde, c'est pas de
pot ça...

Ses deux imbéciles de copains ont répété en
écho :

— C'est pas de pot ça..., c'est pas de pot ça...

Une voix de fille est venue interrompre les
deux perroquets :

— Dites donc, les Dupont et Dupond, ça ne
s'arrange pas. Toujours pas une idée person-
nelle ? Je ne sais pas moi, un petit truc qui vien-
drait de vous... Ça ne vous dit pas ? Comment
vous faites quand il n'y a pas Jordan ? Il vous met
en mode pause avant de partir et il vous remet
sur play quand il revient ?

C'était une petite brune qui venait de parler
comme ça aux deux photocopieuses. Je ne l'avais
pas remarquée avant, mais cette fille était
incroyablement jolie. Pas le genre chichiteuse,
jean moulant, tee-shirt ras le nombril, non,
plutôt le style simple et décontracté. Ce qui était
frappant chez elle, c'étaient ses yeux, les mêmes
que ceux de Bambi.

Vexés, les garçons ont cherché à l'intimider. Elle a souri et elle leur a dit avec un air malin :

— Oh, j'ai peur, je crois que je vais pleurer... Mais vous savez mon grand frère n'aime pas du tout quand je suis triste... Il est terrible parce qu'il lui faut toujours un responsable...

— C'est bon, a répliqué Jordan, on lâche la visiteuse, pas la peine d'avertir ton frère.

— Elle s'appelle Emma, pas la visiteuse, alors autant que vous appreniez son prénom tout de suite, ça m'évitera d'avoir besoin d'être consolée par qui vous savez.

— Très bien, on lâche Emma, a dit Jordan d'un air très énervé.

— Bravo, maintenant un dernier effort, les garçons, on souhaite un bon appétit à Emma.

Les trois caïds ont grommelé :

— Bon appétit, Emma.

Et ils se sont levés comme un seul homme. La fille m'a tendu la main avec un grand sourire :

— Je m'appelle Alicia, ne fais pas attention à ces trois crétins, je les connais bien, ils étaient en primaire avec moi. Toi, je sais que tu viens d'arriver à Paris. Alors nous allons boire à ton arrivée et à la victoire sur la bêtise.

C'est sûr, elle m'avait tirée d'un mauvais pas et j'avais envie de trinquer avec elle, mais j'ai eu peur qu'elle n'en profite pour devenir trop collante. Pour peu qu'après Alicia me demande mon numéro de téléphone et qu'elle veuille passer chez moi... le cauchemar... Alors j'ai été obligée d'être désagréable.

— Non merci, je n'ai pas soif.

J'ai vu un nuage de tristesse ombrer ses grands yeux. Elle m'a souri gentiment et elle s'est levée sans un mot. J'ai tourné la tête pour qu'elle ne puisse pas se rendre compte que ça me faisait de la peine. Mais l'idée qu'une copine voie Alienor, ça me terrorise... Je préfère rester seule et sans amie jusqu'à la fin de ma vie.



2



BACH, CHOPIN, MA SŒUR ET LES VOISINS

— Alors, tu as compris ? a hurlé ma mère dans mes oreilles, Alienor viendra, que tu le veuilles ou non. Ton père a pris son après-midi. Nous irons tous les quatre. Nous sommes une famille unie et j'entends que nous le restions.

— Mais maman, c'est un concours important pour moi. Si je le réussis, je serai dans la classe de Mme Goldberg et j'aurai une chance de devenir une pianiste professionnelle.

— Je ne vois pas en quoi la présence d'Alienor va t'empêcher de concourir.

— Vraiment, tu ne vois pas ? Et si elle pique une crise ?

— Si c'est le cas, je sortirai avec elle.

Je ne réponds pas à maman, ça ne sert à rien. Elle ne veut tellement pas voir la réalité qu'elle

n'entend absolument pas ce qu'on peut lui dire. Elle n'a qu'un but, garder Alienor à la maison et lui faire vivre la même vie que toutes les petites filles de six ans. Toute personne qui fait obstacle est considérée comme ennemi à abattre.

Papa, ça ne lui pose pas trop de problème parce qu'il bosse tellement que, finalement, il n'est presque jamais à la maison. Quand il rentre le soir, Alienor est pratiquement toujours couchée. Il n'y a que le week-end, et encore... Le plus souvent, le samedi, il a des trucs à finir au bureau. Parfois, je me demande si son travail n'est pas un moyen d'échapper aux problèmes d'Alienor. Enfin, résultat, je suis la seule à faire des remarques à maman et donc on se dispute souvent à cause de ça.

— D'ailleurs, à propos de ton concours, au lieu de parler de ta sœur, tu ferais mieux de travailler. Je t'ai écoutée hier, tu as massacré ton Chopin, et je te rappelle qu'il te reste deux jours pour être au point.

— Si Mademoiselle Alienor ne se mettait pas sous mon piano quand je joue, je pourrais être plus à l'aise.

— Décidément, la pauvre, elle est vraiment responsable de tout. Tu ne crois pas que la vie s'est

déjà suffisamment chargée de l'abîmer ? Tu as de la chance, toi, tu as tout, mais elle, regarde-la...

J'ai posé mes yeux sur Alienor, elle était assise par terre et touchait, en se balançant, les pompons de mes chaussons. Elle regardait en l'air avec ses grands yeux clairs un truc que personne ne voit. Je lui ai souri et comme d'habitude, mon sourire est passé à travers elle, sans la toucher. C'est ça qui est dur avec ma sœur, c'est qu'on dirait que pour elle, la vie, c'est un vieux film projeté sur un drap et qu'elle passe par hasard devant.

Je me suis mise au piano sans un mot. J'ai commencé par le clavier bien tempéré : maman adore Bach.

J'ai joué toute la matinée. Le mercredi, j'en profite toujours pour m'entraîner un maximum et là, avec le concours dans deux jours, je n'ai pas le droit à l'erreur, parce que mon rêve, c'est de devenir plus tard une grande concertiste. Je serai connue dans le monde entier, j'irai jouer dans les plus belles salles de concert et les gens m'applaudiront. Je gagnerai plein d'argent et je le donnerai à l'association de la recherche sur l'autisme. Grâce à moi, Alienor sera guérie et maman hyper fière de moi.

Enfin, pour l'instant, je n'en suis pas là... Je dois connaître mon Liszt sur le bout des doigts et j'ai encore beaucoup de travail.

Il était près de midi quand maman est venue me voir dans ma chambre. Elle avait réussi à mettre sa robe et son manteau à Alienor.

— Dépêche-toi, Emma, enfile n'importe quoi, j'ai besoin d'aller faire des courses au *Franprix*.

Dans ces cas-là, j'ai deux minutes chrono pour m'habiller. Au-delà, ma sœur se déshabille en hurlant et c'est foutu pour la journée. J'ai sauté dans mon jean et ma paire de baskets bleues, et on est sorties.

On est descendues sans problème par l'escalier – Alienor a peur dans l'ascenseur – mais manque de pot, on est tombées sur la famille Kinder dans le hall de l'immeuble. Ce sont nos voisins du quatrième. Je les appelle comme ça parce qu'ils me font penser à la pub, celle où il y a la mère top parfaite qui donne en souriant des œufs en chocolat à des gosses sages. Ils ont l'air d'être super heureux avec leurs vêtements blancs immaculés alors qu'ils sont censés jouer dans un jardin. La vie est simple, sans difficultés.

Ce côté « tout va très bien pour nous, merci », nos voisins, c'est le même genre. La mère a un sourire dents blanches permanent. Ses trois enfants, je n'en parle même pas. Jamais une mèche qui dépasse ni une tache sur le tee-shirt. Ils parlent à voix basse et suivent leur mère, serrés comme des sardines en boîte. Pourtant, le fils aîné a au moins deux ans de plus que moi...

Je ne peux pas les voir. À chaque fois qu'on les croise, la mère fait son cinéma. Elle penche la tête avec un petit sourire niais en regardant Alienor et elle dit avec une voix super aiguë comme si elle parlait à son yorkshire :

— Et comment elle va la fille, ce matin ? Ça a l'air d'aller. C'est bien, ça... C'est une grande fille.

Et puis elle se tourne vers maman.

— Vous n'avez besoin de rien ? C'est sûr ? Je peux vous faire des courses si vous voulez. Ça ne me dérange absolument pas. Ça doit être si difficile pour vous, avec votre petite brebis.

— Je vous remercie, répond invariablement maman en avançant très vite, tout va très bien.

Ça a le don de m'énerver. Si j'étais maman, je lui balancerais :

— Et vous, ça va avec vos trois poissons rouges anesthésiés, c'est pas trop dur de les sortir de leur bocal ? Si vous voulez, je peux vous faire des courses. Un peu de vitamine C, ça leur ferait du bien.

Mais ça, ma mère ne lui dira jamais. On a l'impression que les remarques des autres glissent sur elle.

— Pourquoi tu ne l'envoies pas balader une bonne fois pour toutes ?

Maman me regarde en dodelinant de la tête.

— Emma, si j'envoie balader Mme Chatillez qui est présidente du conseil syndical de l'immeuble, je perds la seule personne capable de nous défendre si la folle appelle encore les flics.

La folle, c'est notre voisine de palier. Le jour où on a emménagé dans l'immeuble, ma sœur a fait une crise. Maman a tout essayé pour la calmer mais il n'y a rien eu à faire. Quand la voisine a sonné à la porte pour se plaindre du bruit, maman tentait d'attraper Alienor pour lui faire prendre ses gouttes. Elle a expliqué comme elle a pu à la vieille folle ce qu'était un enfant autiste. L'autre n'a rien écouté et elle est repartie chez elle téléphoner à la police. Depuis ce jour, elle ne loupe pas une occasion de demander notre

expulsion de l'immeuble pour nuisances et troubles du voisinage.

De toute façon, notre sortie au *Franprix* a tourné court. Le camion qui collecte le verre a renversé un container entier dans la benne, au moment où on sortait de l'immeuble. Les bouteilles se sont cassées dans un fracas épouvantable. Alienor a hurlé et s'est jetée par terre. Elle a cogné sa tête plusieurs fois contre le sol comme lorsqu'elle a très peur. Maman a essayé de l'en empêcher mais trop tard, elle s'était fait super mal. On l'a attrapée comme on a pu et on est remontées à la maison.

Je me suis remise au piano. La musique, ça me calme. C'est le seul univers dans lequel j'arrive à faire régner l'harmonie.

Quand je fais une fausse note, je rejoue jusqu'à ce que ce soit fluide et ça me rend très heureuse.

À quatre heures, je suis allée faire les courses pour maman. J'adore aller au *Franprix* toute seule. Je me promène dans les rayons, je lis la composition des gâteaux, je vérifie les prix au kilo, je range les rouleaux de Sopalin quand ils

sont mal alignés. En plus, le patron, il est super sympa, il distribue des bonbons à tous les enfants du quartier, en cachette de sa femme. Il en a plein les poches. Là, au moment où je sortais, il m'a donné une poignée de Carensac et de Dragibus, et m'a dit :

— C'est pour ta sœur et toi. Pas un mot à la patronne, je vais encore me faire sonner les cloches.

Il m'a fait un clin d'œil et il est rentré en sifflotant, l'air de rien, dans le magasin.

À mon retour, maman m'a disputée parce que j'avais tardé et qu'elle s'était inquiétée, mais je lui ai raconté pour les bonbons et ça l'a fait rire.

Comme Alienor s'était endormie, elle m'a fait travailler mes morceaux pour le concours jusque tard dans la soirée. C'était super. Maman m'a dit que j'avais un vrai don et que je devais m'exercer deux fois plus que les autres pour être à la hauteur du cadeau que la vie me faisait. Papa qui venait d'arriver m'a félicitée, il m'a chuchoté à l'oreille qu'il était fier de moi et que je lui faisais penser à ma mère au début de leur histoire.

Il m'a raconté son premier rendez-vous avec maman. Ils avaient dix-sept ans. Ma mère avait un concours de piano et elle lui avait demandé de l'attendre dehors, mais mon père n'a rien écouté, il est rentré dans le conservatoire. Quand elle est arrivée sur l'estrade et qu'elle l'a vu assis au dernier rang, elle a essayé de lui faire des signes discrets pour qu'il s'en aille. Lui, ça l'a fait marrer et il est resté. Le jury qui était dos à la salle ne comprenait pas les gestes de ma mère. Ils ont cru qu'elle avait un problème. Ils lui ont demandé très gentiment si elle avait besoin d'aide, s'il fallait appeler un médecin. Elle leur a répondu que non, tout en continuant à faire des moulinets avec ses mains. Papa n'a pas bougé d'où il était et ma mère a fini par jouer ses morceaux.

— Et alors, elle a réussi son concours ?

— Oui, bien sûr, premier prix.

— Après, elle t'a enguirlandé ?

— Ouuh là là, tu n'imagines pas. J'ai tout entendu. Que j'étais un fou furieux, un saboteur de concours, qu'elle ne me reverrait jamais. Tu parles... Non seulement après je l'ai accompagnée à tous ses concours, mais en plus, quelques années plus tard, quand je lui ai demandé de

m'épouser, elle a dit oui tout de suite. Tu connais la suite : tu es née, ma fille, douée comme ta mère.

Tous ces mots-là ont effacé le stress de la journée et gommé Mme Chatillez, ses poissons rouges et la crise d'Alienor. Je me suis couchée avec des étoiles dans les yeux, j'entendais les applaudissements du public...



3



TOUS AUX ABRIS !

Ce matin, quand je me suis réveillée, j'étais encore toute joyeuse des mots de papa et maman. Rien n'a pu entamer ma bonne humeur, même pas Alienor qui, à sept heures, faisait déjà une crise à cause de la sirène d'une ambulance qui passait dans la rue.

J'ai préparé mon cartable à toute allure et j'ai pris mon petit dej tranquille devant la télé à côté de papa. J'ai bien vu que ça agaçait un peu maman de nous voir étalés sur le canapé pendant qu'elle essayait de calmer Alienor. Mais je ne sais pas pourquoi, je me suis dit que j'avais le droit de prendre un peu de temps pour moi.

Je suis arrivée à l'école juste avant la deuxième sonnerie. Le jeudi matin, en première heure, j'ai musique avec Mme Calvez.

C'est une espèce de grosse bonne femme qui dit tout son cours en chantant, genre comédie musicale. Je suis sûre qu'elle devait rêver, quand elle était petite, d'être soprane à l'opéra et qu'elle s'est retrouvée prof de musique dans mon collège.

Résultat, tout le monde se moque d'elle et l'appelle la Castafiore. Là, comme toutes les semaines, elle a commencé son cours en faisant ses vocalises et, comme d'habitude, les garçons ont crié : « Tous aux abris ! » en se jetant sous les tables.

Au bout d'un petit moment, elle nous a dit, sur l'air de *Carmen* :

- Les enfants, oui, les enfants
J'ai une grande nouvelle à vous annoncer
Tenez-vous prêts, ouvrez vos oreilles
On va tous aller...

Jordan a hurlé :

— Je la connais cette musique, je l'ai déjà entendue !

— Ouais, a répliqué Jonas, c'est celle de la pub d'Ajax ammoniaqué.

Les élèves ont tous repris en chœur :

- Avec Ajax ammoniaqué et c'est la liberté...
Ça n'a pas du tout gêné Mme Calvez, bien au

contraire ; ravie que les élèves connaissent quelque chose en musique, elle a repris intégralement « *L'amour est enfant de bohème* ». Tout le monde s'est levé pour danser, et tandis que la prof grisée par son succès chantait à pleins poumons : « *Et si tu m'aimes, prends garde à toi* », les élèves hurlaient : « Avec Ajax ammoniaqué, libère tes WC. »

Évidemment, tout ce bazar, ça a attiré le CPE¹. Il est rentré dans la classe comme les cow-boys dans les westerns, les élèves se sont assis dans le dixième de seconde qui a suivi. Mais Mme Calvez, transportée dans son délire à la Scala de Milan, continuait à chanter les yeux fermés. À un moment, elle s'est arrêtée, on a tous cru qu'elle allait ouvrir les yeux et voir le CPE, mais non, elle a inspiré très profondément et elle a tonitrué : « *Et si tu m'ai-ai-ai-ai-mes, prrrrrrrrrrends garde à toi...* »

Pour clore l'ensemble, elle a esquissé quelques pas de flamenco avec coups de talon sur l'estrade. Un silence de mort a régné dans la classe comme avant un tremblement de terre. La prof a enfin ouvert les yeux et, la main sur le

1. Conseiller principal d'éducation.

cœur, elle a salué. C'est au troisième salut qu'elle a enfin vu M. Daragnes. Elle est restée comme bloquée. Lui n'a pas dit un mot, il s'est contenté de la fusiller du regard. La pauvre s'est rétrécie sur son estrade, j'ai cru qu'elle allait disparaître. La porte a claqué derrière le CPE.

Mme Calvez s'est assise derrière son bureau et n'a plus parlé pendant un long moment. Les élèves ont commencé à chuchoter puis à rigoler. Elle nous a priés de sortir notre cahier de solfège et de recopier les notes de musique qu'elle allait écrire au tableau. Elle a dit ça sans chanter et ça nous a fait à tous un drôle d'effet. À la fin du cours, un élève lui a demandé quelle grande nouvelle elle comptait nous annoncer au début de l'heure.

La prof m'a regardée :

— C'est une surprise pour Emma. Sa mère m'a demandé une autorisation d'absence demain pour son concours de piano. J'ai proposé à la principale de vous emmener tous au conservatoire pour la soutenir. Elle a accepté. Nous aurons donc la grande joie de l'entendre jouer. Bien entendu, vos cours de l'après-midi seront supprimés.

Elle a continué à me parler en me souriant, mais je n'ai pas entendu ce qu'elle disait tellement les autres poussaient des hurlements de

joie. La perspective de louper des heures de cours les avait rendus fous. La cloche a sonné dans un brouhaha épouvantable et la prof est sortie à toute allure, de peur, très certainement, de voir réapparaître le CPE.

Moi, je n'ai pas pu me lever de ma chaise pour lui dire que je ne voulais pas de leur soutien pour mon concours. J'étais pétrifiée par l'initiative de Mme Calvez. Elle avait eu là l'idée la plus monstrueuse de toute son existence. Sans le savoir, elle venait de ruiner mes rêves et mes espoirs.

C'est Jordan qui m'a parlé le premier.

— Merci, Mozart, c'est bien la première fois de l'année que l'idée de te voir me fait si plaisir.

Puis ils ont défilé les uns après les autres pour me féliciter mais je ne les voyais pas. Je les imaginais morts de rire, en train de regarder Alienor se cogner la tête contre le parquet de la salle Glenn-Gould, et ça m'a fait comme un coup de poing dans le ventre.

Enfin je me suis retrouvée seule et j'ai pu pleurer tranquille un long moment.

Quand j'ai relevé la tête, j'ai vu qu'Alicia était là, tout près de moi.

— Pourquoi tu pleures ? Tu ne veux pas qu'on vienne ?

— Non.
— Tu as peur de te planter ?
— C'est pas ça.
— Tu ne nous aimes pas ?
— Mais non... mais je ne veux pas que vous veniez, c'est tout.

— Tu as peur qu'ils se foutent de toi quand tu joues ? Tu sais, je peux dire à mon grand frère de leur mettre un coup de pression.

— Ton frère, il ne peut rien contre ça.

— Contre quoi ?

— Laisse tomber. Je ne peux pas en parler.

— Tu as un secret ?

— On peut appeler ça comme ça.

— Ce n'est pas toi qui joues du piano ? C'est quelqu'un qui est caché en dessous ?

— Tu ne crois pas si bien dire.

Alicia a écarquillé ses grands yeux.

— Cool... Tu fais du play-back ?

J'ai éclaté de rire. Quelle idée débile... Comment pouvait-elle imaginer un truc pareil ? Elle a fait une moue boudeuse.

— Tu te fous de moi. Tu me baratines pour qu'on ne vienne pas.

— Non, je te promets que j'ai une vraie raison, mais je ne peux pas en parler.

Alicia m'a mis la main sur l'épaule.

— Je sais ce que c'est qu'un secret. J'en ai un, moi aussi, et je ne peux pas le dire non plus. Quand c'est trop dur, je prends le métro, je descends à la station Saint-Michel et je vais dans le jardin derrière Notre-Dame. Là, je parle aux gargouilles.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont des petits monstres en pierre, ils font peur à tout le monde, mais moi je crois que, justement parce que ce sont des monstres, ils sont gentils. Alors je leur dis tout et après ça va mieux. Allez viens vite, on va se faire déchiquer par le prof de français, on est super en retard.

Ça m'a fait plaisir qu'Alicia parle comme ça des gargouilles, c'était un peu comme si elle me disait qu'elle était capable d'aimer Alienor ; et puis je lui étais reconnaissante d'être si sympa avec moi, parce que depuis le début de l'année, après l'épisode Jordan, j'avais tout fait pour l'éloigner. Et là, elle faisait comme si de rien n'était.

À midi, on s'est retrouvées à la cantine et pour la première fois, j'ai vraiment parlé à quelqu'un. Bien sûr, je ne lui ai pas expliqué pour Alienor, mais je lui ai raconté certaines angoisses que j'avais. Elle a écouté et j'ai vu dans ses yeux qu'elle

comprenait tout. Ensuite Alicia m'a raconté le divorce de ses parents et le nouvel amoureux de sa mère. Elle l'appelle monsieur l'adjudant. Sous prétexte qu'il a déjà eu trois enfants, il se croit obligé de donner des leçons sur tout.

Après, elle a fait radio-vipère sur les gens de l'école. J'étais écroulée de rire. J'ai eu droit aux amours compliquées de Tom et de Fanny², à la varicelle défigurante de la reine Cynthia et à la transformation de Julia³, une fille de quatrième.

— Avant, elle se trouvait trop grosse, elle se planquait derrière ses sweat-shirts et cette saleté de Cynthia lui faisait toujours des remarques méchantes. T'as vu comme elle est canon maintenant : elle a une super paire de lolos et les garçons ont les yeux scotchés sur les poches arrière de son jean. Un jour où j'étais triste, elle m'a raconté comme elle était mal avant. Elle croyait que ça ne s'arrêterait jamais. Et puis les choses se sont arrangées quand elle a commencé à ne plus avoir peur du regard des autres. Plus elle se foutait de ce que les autres pensaient d'elle, plus elle agissait comme elle l'entendait, et plus les garçons se

2. Lire *C'est pas compliqué l'amour*, éditions Rageot.

3. Lire *Julia se trouve trop grosse*, éditions Casterman, même collection.

sont intéressés à elle. Comme quoi, ça ne vaut pas le coup de s'angoisser... Tu vois, pour nous, c'est la même chose, il faudra juste attendre, ça ira mieux demain.

Ça m'a fait du bien de parler avec Alicia. Je me suis rendu compte que je n'étais pas la seule à avoir des ennuis et que c'était chouette de pouvoir en discuter, mais j'ai quand même passé le reste de ma journée dans un brouillard affreux. Je ne voyais aucune solution à mon problème. J'étais prise entre deux volontés : maman et son choix de famille unie, Mme Calvez et son idée de sortie. Il n'y avait aucune place pour mon désir à moi. Personne ne se souciait de ce que je souhaitais vraiment. J'étais une sorte de pion, déplacé sur un échiquier géant où les reines et les fous avaient plus de droits que moi.

À quatre heures, je suis rentrée, bien décidée à ne rien dire à maman mais à ne pas me présenter à mon concours.

